

FABLES

LA LAIE ET LA LIONNE

Un jour, traversant la broussa
Avec tous ses petits,
Nombreux, grognards, pleins d'appétits,
Une orgueilleuse laie,
Sous les rameaux feuillus repliés en arceau,
Rencontre une lionne avec un lionceau,
Un seul.
—Que je vous plains, ma bonne,
Dit-elle avec compassion,
Rien qu'un petit !.....
—C'est vrai, répondit la lionne,
Mais ce petit est un lion.

Québec, 19 avril 1890.

LE RENARD PRUDENT

Compère l'ours, un jour, écrivit une lettre
A son voisin le renard.
C'était pour un dîner.... Il n'y voulait admettre
Que le convive libre, aimable ou gagueux.
On allait faire ripaille....
Pas d'eau, du vin... à flots ! Puis un bœuf d'une taille !...
Tout était prêt déjà, chaudière, bœuf et feu.
Allait-on s'amuser un peu ! !

Le renard accourut. Il faut bien qu'on le dise,
Pour lui c'est un péché mignon
Que le péché de gourmandise.
Mais quand il vit de loin son rusé compagnon
Prendre pour le fricot une étroite chaudière :
—Pour un bœuf c'est petit, fit-il entre ses dents....
Un veau ne tiendrait pas, à coup sûr, là-dedans,
Ça sent la trahison.... Vite, à ma renardière !

MORALE

Pour n'être point dupé voyez toujours, d'abord,
Si paroles et faits se trouvent bien d'accord,

Gampshire & May

Québec, 26 avril 1890

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE

SOUVENIRS DU MEXIQUE

Nous revenions de visiter la pyramide de Cholula et nous retournions tranquillement au pas de nos chevaux à travers les immenses plantations d'agave qui entourent Puebla, lorsqu'un indien occupé à en extraire du *pulque*—espèce de vin du pays—se leva en nous prodiguant les fastueux titres de Grands et d'Illustrisimes Excellences. Puis il nous proposa d'acheter la plus singulière curiosité que j'aie certainement rencontrée. C'était un insecte connu des Mexicains sous le nom d'animal plante—*animal planta*—sur le dos duquel pousse un véritable petit arbuste, avec ses couches ligneuses, ses feuilles et ses fleurs. Il appartient au genre des hémiptères et en autant que j'ai pu en juger, il doit être de la même espèce que la *cicada plebeia* de Linnée.

Bien des fables absurdes ont été dites sur le compte de cet insecte. Un savant distingué M. Rio de la Loza après avoir prétendu que la partie réputée plante était une production anormale, une excroissance animale causée par l'altération organique que subissait la larve, morte pendant sa transition à l'état de nymphe, se voyait obligé d'avouer plus tard, qu'après avoir examiné attentivement la couverture tégumentaire de cet insecte, il avait observé une continuité et une homogénéité parfaites, incompréhensibles sans doute du moment où il fallait admettre que telle production partait de l'intérieur et que, nonobstant cela, la végétation se faisait comme si de rien n'était.

Don Antonio del Castillo écrivait à son tour qu'il existait dans les terres chaudes du Mexique une cigale tellement friande du suc d'une certaine plante, qu'elle creusait la terre à un ou deux pieds de profondeur, et que du moment où elle était arrivée à l'extrémité des racines elle s'y attachait et les suçait jusqu'à ce qu'elle se fût affaîssée sous l'effet d'une ivresse mortelle. Petit à petit, ajoutait-il

avec le temps la racine venait à se peletonner autour de l'insecte et finissait par l'envelopper entièrement.

Les indiens de la Mistéca qui ne sont guère plus forts que don Antonio, croient encore aujourd'hui qu'après avoir mangé une graine mystérieuse, l'animal se la sentant germer dans le corps s'enterre et meurt en attendant patiemment que son instrument de supplice daigne se vêtir de feuilles et de fleurs et ombrager pour quelques jours cette tombe creusée pour lui seul.

Enfin, deux professeurs, Herrera et Mendoza, après avoir étudié soigneusement au microscope la production anormale de cette cigale, assuraient y avoir découvert des corpuscules qu'ils croyaient être les spores d'un champignon.

En face de toutes ces contradictions, de ces hypothèses, la lettre suivante d'un officier adressée à l'Académie des Sciences de Mexico venait embrouiller on ne peut plus la question en la tranchant d'un seul coup par ces quelques lignes :

« Pendant la campagne d'Oajaca j'ai recueilli moi-même, dix sept de ces petits insectes *tous vivants*, à quelques pouces sous la surface du sol, avec leurs arbrustes en parfaite végétation. Le manque d'alcool me força de les jeter les uns après les autres, et mon intéressante trouvaille ne servit qu'à me faire regretter, une fois de plus, le peu de temps que j'avais à consacrer à mes études scientifiques, car j'avais là entre les mains, une belle lacune de l'histoire naturelle à combler ; déterminer la liaison qui existe entre le règne animal et le règne végétal. »

Maintenant un mot décrivant ce bizarre insecte. Comme s'est plu à le reconnaître M. de la Loza il appartient au genre des hémiptères, et il ressemble à s'y méprendre à une cigale commune. Jusqu'au jour de sa mystérieuse inhumation, il conserve parfaitement les habitudes de sa sœur de la fable. Il chante sinon tout l'été, du moins une grande partie du mois d'août, époque où j'ai commencé à l'observer. Puis il disparaît tout à coup pour procéder à la bizarre métamorphose sur le premier fil de laquelle la science n'a pu encore mettre le doigt, et il s'en va sous terre opérer le miracle de la liaison du règne animal avec le règne végétal.

Assez rare dans la chaîne de la Mistéca où j'ai expédié pendant cinq mois, je l'ai retrouvé en assez grande quantité à Matamoros de Azucar, à Altisco et aux pieds du Popocatepete.

Il choisit ordinairement pour se livrer à son caprice végétal les terrains où croissent l'aloès et le cactus.

Dans ces solitudes toutes grises de poussière et baignées par un soleil terrifiant, le voyageur rencontrera de temps à autre l'animal plante caché sous les dehors d'un arbuste grand et gros comme un moyen buet du Canada, dont il a à peu près les feuilles mais beaucoup moins nombreuses, et si c'est au temps de la floraison, penchant coquettement sous la brise brûlante son gai panache de fleurs rosées.

S'il veut étudier ce phénomène invraisemblable, il n'a qu'à descendre de cheval, qu'à tirer son *machete*—grand couteau mexicain—et qu'à creuser avec beaucoup de soin la terre autour du précieux végétal. Au bout de quelques instants, il en extraira greffé à la racine un insecte brun, essayant petit à petit de dégager ses pattes du mucus blanc qui les enlace. S'il continue à observer, il les verra bientôt remuer avec vitesse, comme si l'insecte voulait supplier l'importun de le redescendre dans la tombe où il dormait si bien, puis, peu à peu elles se raidiront, deviendront immobiles, et alors le touriste intrigué peut ouvrir ses fontes de selle et y glisser sa trouvaille redevenue cadavre, mais cette fois-ci sans aucune espérance de résurrection.

L'animal plante n'est pas le seul phénomène que le Mexique offre à l'étude du naturaliste. Il y a encore le ver liane—le *gusano bejuco*—. Il a environ trois pouces de long et trois quart de pouces de diamètre. Cet insecte subit lui aussi une transformation. Il a une existence animale et une autre végétale. Sa forme est ronde ; la tête seule se fait remarquer par une espèce de barbe placée à la partie inférieure et qui lui recouvre la tête comme un bonnet ; le reste du corps est d'un blanc transparent qui laisse voir à l'intérieur des filaments semblables à des racines déliées. Cet animal se trouve

souvent à la surface du sol et dans certains bois jusqu'au mois de juin ; à cette époque il s'enterre, et en juillet et août il pousse comme une plante. Pendant tout le cours de l'année il croît jusqu'à atteindre la grosseur de son corps : ses lianes servent à attacher les haies. Au printemps, il fleurit ; les feuilles tombent et il se couvre entièrement de fleurs semblables à celles du rouver. Quand les tiges atteignent quatre ou cinq pouces, on peut le conserver disséqué sous la même forme que de son vivant, et les tiges lui sortent de la nuque sans se séparer du corps. Jusqu'à présent, disait un savant Mexicain, on ignore quel est son premier état : s'il est ver avant d'être plante et réciproquement.

Autant et mieux peut-être que l'animal plante, la pierre animée frappe l'imagination du peuple mexicain qui la nomme *pedra de los ojos*, pierre des yeux. Elle se rencontre ordinairement dans les sables, où comme tous les cailloux ses frères elle git immobile ; mais placée sur une surface polie, un plat de fer, de cuivre ou d'étain, elle tremble, elle s'agite, semble demeurer tout nerf, et il suffit alors d'une goutte de jus de citron ou d'un acide quelconque pour la mettre en mouvement et la faire perambuler.

Un de mes amis, M. Masseras, m'expliquait ainsi ce phénomène :

—Ces pierres sont des opercules minces et poreuses qui ont fait partie de petites coquilles univalves. Leur diamètre est de deux centimètres au plus. Ces opercules calcaires font effervescence avec l'acide citrique, et se mettent à s'agiter à mesure que l'acide carbonique se dégage. Introduite dans les yeux la *pedra de los ojos* agit comme de petites perles et facilite l'écoulement des larmes, l'expulsion d'un corps étranger. C'est par l'effet d'une semblable réaction que des pains placés au four se meuvent quelquefois sur un plan horizontal, phénomène qui a donné lieu en Europe, il y a une cinquantaine d'années, au préjugé populaire des fours enchantés.

L'animal plante et la pierre animée ne sont pas les seules excentricités d'un pays où le voyageur qui s'égare dans la terre chaude n'a qu'à creuser de son *machete* un *nega viz*, gros cactus rond et épineux pour y trouver un abri. Une fois ce gîte sous la main il n'a qu'à cueillir la gaîne d'un broméliacée—la fleur de Paques—et à se désaltérer ainsi à la rosée du ciel contenue dans cette coupe du bon Dieu. Le gibier vient-il à manquer ? pour apaiser sa faim, le goyavier, la banane, l'orange, l'arbre à beurre, le *zapote* croissent à qui mieux autour de lui, et si les secrets de cette belle nature prise à l'improviste le portent à la coquetterie, il n'a qu'à ramasser la bulbe de l'*amoleto*, pour en tirer une lessive blanche, savoureuse, et mener à bonne fin un brin de toilette.

Au Mexique tout est imprévu, original. J'ai vu là-bas des Indiens sucer des tubercules de *dahlia*s et mordre à belles dents dans des gâteaux de cigales séchées et pilées, pendant qu'à Mexico même la fashion ne dédaignait pas certaines pâtisseries faites avec les œufs d'une mouche qui en dépose des quantités innombrables sur les lagunes qui entourent la ville. Plus délicat, plus propre que ces fils d'hidalgos, j'ai vu aussi le *tejon*—espèce de raton—s'installer près d'un des filets d'eau de sa forêt natale et y laver soigneusement sa proie avant de la manger. Dans mes courses de chasseur j'ai maintes fois tué des taupes grosses comme de jeunes chats : j'ai collectionné des tettigones, insecte du genre des hémiptères, dont les uns auraient la forme d'une yole, les autres celles d'une poule. A Tomocavaca, l'un de mes amis m'a montré un échassier—le *jacanas*—qui avait une griffe fort respectable attachée au moignon de ses ailes.

Ici, le bon Lafontaine bifferait une de ses plus jolies fables, et la tortue alligator—le *galapago* partirait en même temps que le lièvre, le vaincrait à la course, et s'endormirait en attendant son réveil au but pendant qu'au-dessus de sa tête l'araignée aviculaire trotte pesamment emportant dans ses serres les petits de l'oiseau mouche, et que sa sœur l'araignée d'eau, confectionne et remplit d'air la cloche qu'elle doit plonger entre les nénuphars et les plantes aquatiques de la lagune voisine.

Combien de fois nos artilleurs ne se sont-ils pas